Document généré le 25 avr. 2024 05:18

Jeu
Revue de théâtre

Odeur de cinoche
Un air de famille aux Variétés

Patricia Belzil

Numéro 82 (1), 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25409ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (1997). Compte rendu de [Odeur de cinoche : *Un air de famille* aux Variétés]. *Jeu*, (82), 175–177.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1997

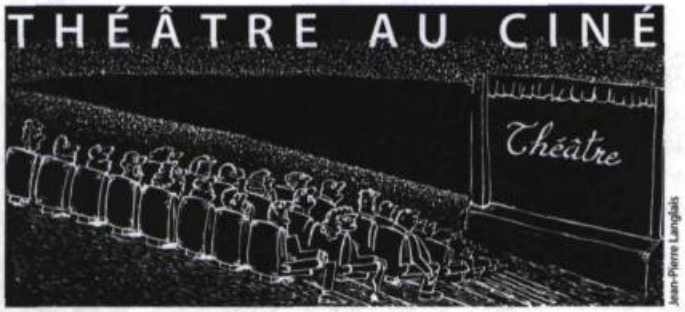
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



PATRICIA BELZIL

Odeur de cinoche

Un air de famille aux Variétés

Rémy Girard, Alain Zouvi, Carl Béchard et Markita Boies dans *Un air de famille*, Sortie 22.

Pour la première fois, je passe la porte du Théâtre des Variétés, vivement impressionnée par cette incursion dans le royaume du burlesque. Ce lieu, j'en ai longtemps souhaité la visite, repoussée par je ne sais quelle pudeur... Les Variétés, ce n'est pas mon monde, et il me fascine au même titre que celui des rodéos, des bingos, des *raves* ou des Chevaliers de Colomb. Curiosité anthropologique pour des activités sociales appartenant à une autre culture, attrait de la différence... avec pour seul jugement de valeur que mes goûts sont ailleurs, comme je bois de la Molson et pas de Coke, et comme je serai toujours plus à l'aise au *pool* qu'au *bowling*. Trêve de justifications : la présentation d'*Un air de famille* aux Variétés[1] me permettait de m'introduire dans le temple du burlesque montréalais, libre de tous ces faux scrupules.

Voilà, j'y suis. J'ai franchi en trois pas le hall exigu, je suis même descendue visiter les toilettes au sous-sol, avant de m'installer dans la salle un peu vétuste aux murs

1. *Un air de famille*. Texte d'Agnès Jaoui et de Jean-Pierre Bacri. Mise en scène : Daniel Roussel, assisté de Lorraine Beaudry ; décor : David Gaucher ; costumes : Mérédith Caron ; éclairages : Claude Accolas. Avec Carl Béchard (Philippe), Markita Boies (Betty), Rémy Girard (Henri), Diane Lavallée (Yolande), Hélène Loiselle (la Mère) et Alain Zouvi (Denis). Production de Sortie 22, présentée au Théâtre des Variétés du 25 février au 5 avril 1997.

tapissés d'affiches qu'éclairent, tout le long de la balustrade du balcon qui avance au-dessus du parterre, des ampoules de music-hall. Le Théâtre des Variétés a le charme d'un vieux petit théâtre, tout en longueur, baroque et kitsch ; sa scène minuscule penche vers le public, créant un effet de proximité presque surréel. Tout compte fait, on s'y sent très bien, proche de tout le monde, quoiqu'un peu à l'étroit (on doit se lever pour laisser les gens quitter la rangée et on le fait souvent car, ici, personne ne se gêne pour sortir combler ses différents besoins pendant la représentation).

Je suis un peu déçue, mais il fallait m'y attendre : le public de ce soir réunit les habitués et... quantité d'intrus comme moi. En fait d'exploration sociologique, on a vu mieux. Ce n'est même pas la première et Nathalie Petrowski est là : c'est vous dire... Il faudra revenir quand Gilles Latulippe sera là, me dis-je, ne me pardonnant pas de n'être jamais venue applaudir la Poune. Je suis tout habitée de ces nostalgiques pensées, où les Denis Drouin et les Claude Blanchard s'apostrophent sur le petit plateau, quand un arôme puissant me chatouille le nez. Snif, snif. Une odeur familière... Le parfum capiteux de beurre fondu. J'en détecte la provenance en moins de deux : de l'autre côté de l'allée, un monsieur tient sur ses genoux un carton de *snack-bar* où trône l'odoriférant, l'indécent *popcorn* ; le plus naturellement du monde, il grignote son maïs et sirote son orangeade, nullement inquiété par l'ouvreur affable qui distribue ses programmes sans se soucier du grignoteur. On aura tout vu ! À présent, je me sens tout à fait dépaysée, comme je le souhaitais.

Récapitulons : nous sommes au théâtre, pour assister à la représentation théâtrale d'une pièce dont l'adaptation cinématographique est présentement un succès en ville, et le public se comporte comme s'il était au cinéma. Or ce comportement n'a strictement rien à voir avec la teneur du spectacle, c'est-à-dire son lien avec le cinéma, mais il est dicté, ou permis, par le lieu où nous nous trouvons : au Théâtre des Variétés, le public vient se divertir, le casse-croûte faisant partie du programme comme il accompagne les soirées de télévision et, bien sûr, les séances de cinéma. Cette observation nous amène fatalement à la question suivante : Pourquoi ne nous viendrait-il jamais à l'esprit d'ouvrir un sac de croustilles au TNM ? Par respect pour les acteurs, pour les spectateurs autour de nous, pour... l'œuvre d'art à laquelle nous assistons ? On comprendra, en conséquence, que le maïs soufflé n'ait pas ses entrées dans les cinémas d'essai ni dans les festivals de cinéma... : le public ne va pas là pour rigoler mais pour admirer du Grand Art. Donc, le *popcorn* n'est bienvenu que lorsqu'on considère le spectacle auquel on assiste – qu'il soit vivant ou sur film – comme un divertissement et non comme une œuvre d'art. Testons l'infaillibilité de la règle : on grignote au cirque, pas au musée ; on grignote aux *Ice Capades*, pas au concert... Et pourtant *j'ai* déjà, à ma grande honte, grignoté devant des films (qui n'étaient malencontreusement pas présentés à un festival, aussi le *popcorn* était-il en vente libre) que je classerais sans hésiter parmi les chefs-d'œuvre de l'art actuel...

J'en suis à cette réflexion sur le *popcorn* quand le spectacle commence. C'est une fort honnête production que nous voyons :

Hélène Loiselle, Diane Lavallée et Rémy Girard dans *Un air de famille*, Sortie 22.

férocement drôle, énergique, réunissant une distribution haut de gamme... Les Alain Zouvi, Hélène Loiselle, Markita Boies, Rémy Girard, Diane Lavallée et Carl Béchard sont tous convaincants dans les rôles des membres d'une famille française moyenne qui, réunis comme chaque vendredi dans le bistrot de l'aîné, s'asticotent et s'engueulent allègrement. Jouée en quatrième vitesse, tempo qui sert bien le mode comique privilégié par le metteur en scène Daniel Roussel, la pièce n'a rien perdu de son caractère caustique ; cependant, elle s'est délestée de sa dimension plus tragique et de la critique âpre qu'elle propose non seulement de la famille, mais aussi de la société actuelle : une société de l'excellence et de la norme (la fille de trente ans célibataire n'est pas vue d'un bon œil par sa mère et sa belle-sœur ; le fils sans grande ambition, tranquille dans son bistrot, est méprisé par sa mère et par son frère, etc.). Le film de Cédric Klapisch avait su ménager des silences lourds de sens, qui soulignaient les drames individuels des personnages et leur vulnérabilité au jugement des autres à leur égard ; de plus, le film pouvait compter sur les gros plans pour saisir l'émotion et sur les *flashback* pour évoquer le passé de cette famille, nous révélant que le père décédé était un homme imprévisible et violent. Sans cette dimension, *Un air de famille* a pu paraître assez léger à ceux qui n'avaient pas vu le film. Pour les autres, le spectacle se regardait avec, en superposition, les personnages du film, et avec la profondeur qu'ils y avaient révélée.

De toute évidence, la compagnie privée Sortie 22 a réussi à atteindre un large public avec cette production. Le choix des Variétés a peut-être été motivé par les impératifs de la location de salle (on voulait jouer tant qu'il y aurait une demande) mais, en même temps, cela multipliait les publics sollicités : en plus du public de théâtre habituel et du public de cinéma, on touchait... le public des Variétés, qui n'ira peut-être pas dans d'autres salles montréalaises mais accepte volontiers de recevoir dans son théâtre un spectacle différent de ce qu'il y voit d'habitude, comme cette histoire de famille française.

Je regarde le monsieur au *popcorn* après la représentation. À son air ragaillardi, on voit qu'il a passé une bonne soirée. Et je suis franchement contente d'un chose : malgré les franchouillards qui, sur la scène, picolent une petite Suze accoudés au zinc, les Variétés restent elles-mêmes. **j**